

MON EXPERIENCE DANS L'APOSTOLAT SOCIAL

Álvaro Alemany

Présentation biographique et jésuitique

Je suis né en Espagne, à Saragosse, au sein d'une famille de classe moyenne, d'une religiosité traditionnelle qui imprégnait tout naturellement la vie. Mon père était médecin ; il consacrait beaucoup de temps aux autres dans son travail et en dehors aussi, à travers l'Action Catholique et les Conférences de St Vincent de Paul. Nous, les quatre garçons, nous avons été élevés au Collège de la Compagnie de Jésus. Quand l'aîné décida d'entrer au Noviciat, tous les autres aussi nous avons eu comme idéal de devenir jésuites et, l'un après l'autre, nous l'avons assumé comme étant notre vocation propre, malgré la déchirure que chaque séparation provoquait sur la santé de notre mère.

Moi, le dernier, je suis entré au Noviciat de Veruela en 1964. J'ai étudié les Humanités (Juniorat) à Salamanque et deux années de Philosophie à Pullach (Munich, Allemagne), avec l'idée de me préparer à une spécialité scientifique. J'ai étudié Mathématiques à l'Université de Saragosse et, avant la dernière année, en 1973, je suis entré à faire partie de la Communauté du Picarral (une banlieue ouvrière de Saragosse), que je n'ai pas quittée depuis lors : c'était une équipe de « Mission Ouvrière » dans laquelle plusieurs compagnons ont effectué un travail manuel salarié et d'autres ont été chargés de travailler en pastorale sur la Paroisse de Notre Dame de Bethléem. De mon côté, j'ai travaillé comme professeur de mathématiques pendant 25 ans dans un Collège de religieux des Ecoles Pies, situé dans notre quartier.

Tout en travaillant, et sans quitter le quartier, j'ai suivi les Cours de Théologie par correspondance à l'Université de Comillas. J'ai été ordonné prêtre en 1978. Pendant treize ans j'ai coopéré dans la Paroisse, dans un premier temps comme curé. Dans mon travail, j'ai assumé la représentation syndicale et dans le quartier j'ai participé activement à l'Association des

voisins. En 1999, j'ai abandonné le travail scolaire pour faire partie de l'Equipe des jésuites du Centre Pignatelli, qui avait une longue histoire au service du lien entre foi, justice et culture. En automne 2004 je suis revenu à la Paroisse pour y travailler de nouveau.

J'ai participé à de nombreuses rencontres d'Action sociale et de la Mission Ouvrière espagnole et européenne. Entre 1992 et 1999 j'ai été coordinateur de l'Action Sociale de ma province (Aragon) et pendant huit ans j'ai aussi coordonné la commission interprovinciale de l'Action Sociale des Provinces espagnoles, prenant une part importante dans l'« Initiative » de l'Apostolat social SJ et au Congrès de Naples (1997).

Quelques expériences Les premiers impacts

Je crois que c'est en Allemagne, quand j'étudiais philosophie, que j'ai découvert du dedans le monde ouvrier espagnol, qui y était représenté par une quantité d'émigrants de Galice et d'Andalousie (en plus des turcs, des yougoslaves etc.). Ils travaillaient dans des conditions infrahumaines, loin de leurs familles, et soutenaient l'essor économique de l'Espagne en y envoyant leur argent. Avec eux, j'appris à pratiquer l'« application des sens » sur le côté caché de la réalité et à rechercher les causes structurelles des inégalités sociales. Je reçus aussi l'impact du témoignage d'un christianisme vécu jusqu'aux dernières conséquences, par exemple, la figure de Marcelino, un prêtre diocésain espagnol, intellectuel et mystique, qui vivait dans les baraquements des ouvriers, tout en écrivant sa thèse de doctorat.

A mon retour en Espagne pour étudier mathématiques (1969-74), l'Université de la dernière période de Franco était en pleine effervescence politique. Nous vivions avec la même intensité la culture scientifique, les luttes des étudiants et des ouvriers, les relations personnelles sans barrières et le besoin de réfléchir en chrétiens sur notre engagement pour une société plus juste, comme signe et anticipation du Royaume promis. Beaucoup de mes attitudes dans la vie et de mes routines idéologiques basculèrent, mais je découvris ainsi que les crises ne sont pas nécessairement négatives. J'appris à valoriser l'autonomie de l'humain (sans enveloppe religieuse) comme un don de Dieu de qui tout provient. L'appel à une plus grande radicalité surgissait à la fois des circonstances extérieures et de notre maturité intérieure et il nous amena (comme pour beaucoup d'autres amis de cette époque,

chrétiens ou non), à une option de vie et à une action avec les pauvres, dans un quartier populaire. Nous cherchions un « plus » (magis) qui a résisté à l'usure du temps et de nos propres incohérences.

La politique

Je vivais déjà au Picarral quand j'expérimentai de plus près l'importance et les limites de la lutte politique pour changer les structures de la société. Le contact avec les leaders populaires me remplit d'une profonde admiration pour leur capacité de dévouement. Mais la diversité des stratégies politiques pour obtenir le minimum de droits humains et, plus tard, les défauts de la démocratie naissante à laquelle nous avions rêvé, montrèrent clairement la résistance structurelle du système à un changement radical et la nécessité de transformations à long terme. Plus que des choix politiques concrets, j'ai vécu l'action politique de base à travers le mouvement syndical et celui des simples citoyens (associations de quartier). Là aussi j'ai senti que les tentations du pouvoir, la recherche personnelle du profit, la soif d'être considéré traversent tous les milieux humains ; les changements de mentalité sont lents et exigent tout un travail culturel. Nous, en tant que chrétiens et jésuites, nous sommes continuellement renvoyés à notre adhésion personnelle à Jésus pauvre et humble pour ne pas, nous aussi, convertir notre service pastoral et social en source de suprématie.

*nous sommes continuellement
renvoyés à notre adhésion
personnelle à Jésus pauvre et
humble pour ne pas, nous
aussi, convertir notre service
pastoral et social en source
de suprématie*

L'exclusion

Le développement économique et la modernisation du pays, facilités par le système démocratique et l'intégration à l'Europe, ont entraîné aussi,

pour certains collectifs humains, la perte cachée des bénéfices du bien-être. J'ai expérimenté de près, chez les gens avec lesquels je partage ma vie, une certaine culpabilisation causée par les grèves de longue durée, la solitude des préretraités produite par la conversion industrielle, l'esclavage et la souffrance qui sont le fruit de la diffusion de la drogue, l'exploitation effrontée du travail précaire des jeunes, les difficultés des personnes âgées n'ayant qu'une toute petite retraite et de graves handicaps physiques... ; et aussi, ces temps derniers, l'augmentation des immigrants qui vivent et travaillent dans des conditions très difficiles, sans aucun droit, tout comme les émigrants espagnols des années de ma jeunesse. L'option de notre communauté jésuite a toujours été de ne pas créer nos propres projets sociaux, mais de nous intégrer à ceux qui naissent des associations de quartier. Plusieurs de mes compagnons travaillent intensément dans des Centres d'insertion sociale et professionnelle pour des jeunes qui sont exclus du système scolaire ; quant à moi, j'ai profité de ma formation en mathématiques pour collaborer dans un Centre d'Education pour adultes où beaucoup de personnes, en grande partie des femmes, y ont obtenu les outils culturels leur permettant de ne pas se sentir dévalorisés au sein de cette société. C'est ainsi que nous avons expérimenté, comme communauté SJ, le contact avec les vrais marginaux de notre société, contact qui sans cesse nous provoque, même si nous ne savons pas y trouver les réponses adéquates.

Cultiver le spirituel

Au milieu de ces réseaux de personnes travaillant dans des circonstances et avec des options similaires, nous qui partageons la même foi, nous avons évolué, passant d'un activisme quelquefois excessif à la nécessité de soutenir et d'alimenter aussi l'expérience de foi qui sous-tend notre engagement social. Bien sûr, cela nous a amenés à rechercher de solides supports communautaires (communautés de base) et à revitaliser d'une autre façon notre appartenance à l'Eglise. Mais nous avons aussi expérimenté l'aide importante que supposent pour ce type de personnes les Exercices spirituels dans la vie courante et d'autres ressources de la spiritualité ignatienne. Actuellement, je travaille en équipe avec une religieuse, un ex-jésuite et 6 laïcs mariés (la plupart sont des femmes).

Quand j'ai été invité en 1989 par le P. Provincial d'Espagne à me charger de l'aspect social au sein de la Commission préparatoire à l'année ignatienne (1991), on soulignait, comme milieux éloignés, le manque d'intérêt pour la spiritualité ignatienne et pour l'insertion sociale. Néanmoins, à mon avis, il existait une énorme expérience spirituelle accumulée chez beaucoup de nos compagnons (et de même dans des groupes de religieuses très à l'avant-garde) reliés à la Mission Ouvrière, à des paroisses populaires, au travail avec les marginaux....Peu à peu toute cette expérience a commencé à se faire jour à travers des conférences et des publications très répandues ; le volume que nous avons édité alors (n°4 de la collection ignatienne « Manresa ») a été une autre contribution pour souligner le lien étroit, que beaucoup d'entre nous avons senti, entre la spiritualité ignatienne et l'engagement pour la justice, lien repris ensuite par la C.G.34 (d.2.n°8).

La mort

Pendant cette longue histoire au Picarral, j'ai vécu avec mes compagnons et avec les gens, des moments très intenses: de fête et de deuil, d'enthousiasme et d'échecs, de succès et de marche en arrière. De tout cela j'apprends à ne pas me laisser séduire par l'efficacité immédiate, par la confiance en mes (en nos) seules capacités.

Mais j'aimerais me référer surtout au défi continu que nous présente l'expérience humaine de la mort. Il me semble que dans l'apostolat social nous ne devrions pas la reléguer dans le cadre de ce qui est simplement personnel ou intérieur. De fait, nous souffrons continuellement de sa présence sous la forme de réduction ou de rupture de projets collectifs qui valaient la peine, et dans lesquels nous avons mis beaucoup d'amour et d'enthousiasme. Elle arrive tout à coup, sous la forme d'accidents du travail (ou de la circulation), parfois très dramatiques, qui affectent les personnes qui nous sont proches et pour lesquelles on nous invite parfois à dire un mot de réconfort. Nous l'écoutons comme un cri déchirant quand elle arrache à la vie un enfant ou un jeune. Nous la vivons sous forme de décrépitude, de maladie ou de mort en nous-mêmes ou chez nos compagnons proches, chez nos amis les plus intimes, chez les personnes qui constituaient des piliers pour nos plates-formes sociales. Et bien des fois nous sentons de nouveau, dans la réalité elle-même, jusqu'à quel point « se cache la Divinité ».

MON EXPERIENCE DANS L'APOSTOLAT SOCIAL

Et cela nous renvoie à mettre toute notre confiance dans « le service de consoler qu'apporte le Christ Notre Seigneur » à toute la réalité humaine.

Ces jours-ci je mets un nom concret sur ces événements que je cherche à résumer : celui de Julia, une amie qui est veuve, qui n'a pas étudié et vit d'une toute petite retraite, mais qui se donne entièrement et tout naturellement aux autres, et fait face dans sa toute petite maison à un traitement de chimio thérapie avec sur les lèvres la même phrase que dans les moments durs de sa vie elle m'a toujours répété : « C'est la foi qui me donne la force de le supporter ».

« Vivre avec »

Pour finir, je relis mon histoire en rendant grâce d'avoir le privilège de vivre, de façon très variée, avec une multitude d'amis et d'amies, surtout chez les gens simples de mon quartier et d'autres milieux similaires. Dans cet « être avec », cheminant ensemble, je découvre sans aucun doute une présence privilégiée de l'Esprit, qui souffle là où il veut et continue à agir dans notre réalité. A travers eux, j'ai appris à guérir de mes volontarismes et perfectionnismes de toujours, pour m'ouvrir davantage à ce qui se présente à moi à partir de la réalité que j'ai à vivre.